

REVUE ARCHÉOLOGIQUE

*État des recherches de l'école
sur les civilisations de l'Asie
du Sud-Est - de l'Inde à
l'Indonésie - de l'Inde à
l'Indonésie*
P. PICCOLI p 213-219

FONDÉE EN 1844

NOUVELLE SÉRIE

DIRECTEUR : CHRISTIAN LE ROY

DIRECTEUR ADJOINT : PIERRE GROS

1997 — FASCICULE 1

PRESSES UNIVERSITAIRES DE FRANCE



Bibliothèque Maison de l'Orient



036307

loin du pont de la Moselle, les sanctuaires de l'Irminenwingert et de Lenus Mars, ainsi que le fameux sanctuaire de l'Altbachtal – était en place au plus tard à l'époque de Claude².

— Deux inscriptions à la mémoire de Caius et Lucius César, découvertes hors contexte attestent l'existence d'un grand monument commémoratif à Trèves peu après 4 apr. J.-C³. Peut-être ces inscriptions faisaient-elles partie d'un sanctuaire du culte d'Auguste existant déjà avant.

Si nous avons raison avec l'interprétation de l'espace clos du Titelberg comme centre politique et religieux des Trévires, le transfert de cette fonction à la nouvelle fondation de Trèves a dû s'opérer avant 4 apr. J.-C. Or le grand fossé qui délimite l'espace culturel et religieux au Titelberg a été remblayé de façon systématique dans le courant de la dernière décennie avant J.-C. Parallèlement une étude du plus ancien mobilier gallo-romain du sous-sol de Trèves a révélé que c'est dans le courant de cette même décennie que le premier habitat se développe en ces lieux. Ainsi on serait en droit d'émettre, pièces à l'appui, l'hypothèse que l'Augusta des Trévires, nouvelle fondation romaine, a pris l'héritage politique et religieux de l'ancien *oppidum* central des Trévires au Titelberg dans le courant de la dernière décennie avant J.-C.

Ce modèle serait peut-être aussi applicable au pays des Éduens avec le fameux camp d'Antoine au Mont Beuvray, accepté aujourd'hui comme structure religieuse, combinée à une grande place – la Chaume – au sommet de ce site.

Ici aussi, les fouilles récentes laissent entrevoir un transfert de la fonction de site central à *Augustodunum*-Autun, nouvelle fondation romaine, dans une deuxième phase du règne d'Auguste.

SÉANCE DU 11 MAI 1996

La séance est ouverte à 15 h 10, en présence d'environ 25 personnes, par A. Jacquemin, président. Après l'adoption à l'unanimité du procès-verbal de la séance du 23 mars, le président cède la parole à Maurice Picon, directeur du Laboratoire de Céramologie (CNRS) de la Maison de l'Orient méditerranéen à Lyon, pour sa communication *État des recherches de laboratoire sur les céramiques grecques et romaines : orientations, diversifications*.

Celle-ci est suivie des interventions de F. Blondé, F. Laubenheimer, J.-J. Maffre, P. Leriche, M. Amandry et A. Jacquemin. La séance est levée à 17 h 10.

ÉTAT DES RECHERCHES DE LABORATOIRE SUR LES CÉRAMIQUES GRECQUES ET ROMAINES : ORIENTATIONS ET DIVERSIFICATIONS

par Maurice Picon,
CNRS

En 1972, j'avais eu l'occasion, et le plaisir, de faire un exposé à la Société française d'Archéologie classique sur les méthodes de laboratoire appliquées à l'étude des céramiques antiques. Près d'un

2. J. Scheid, Sanctuaires et territoire dans la *Colonia Augusta Treverorum*, dans J.-L. Brunaux éd., *Les sanctuaires celtiques et le monde méditerranéen* (1991), p. 42-57 ; Id., *Der Tempelbezirk im Altbachtal zu Trier : ein « Nationalheiligtum » ?*, dans J. Metzler, Martin Millet, N. Roymans, J. Slo-

fastra éd., *Integration in the early Roman West* (1995), p. 101-110.

3. CIL XIII, 3671. H. Nesselhauf, 40. Ber. RGK. 1959, 123, 1. W. Binsfeld, dans *Trier Augustusstadt der Treverer* (1984), p. 231 sq.

quart de siècle plus tard il pouvait sembler utile de faire le point sur ces questions, afin de préciser quelles avaient été les évolutions au cours de cette période et quelles étaient les orientations prises par ces recherches.

On pourrait résumer la situation actuelle et les transformations qui se sont produites durant ce quart de siècle en disant que les méthodes sont demeurées à peu près les mêmes, mais que ce sont leurs conditions d'application qui ont beaucoup changé. Ces évolutions et ces transformations ont rendu les méthodes plus efficaces et plus sûres, et l'on peut estimer à présent qu'on s'achemine vers la constitution d'une discipline archéométrique rigoureuse, qui permette notamment d'effectuer des déterminations d'origine avec le maximum de sécurité, ou en ayant une vision claire des risques encourus.

Dans une première partie on s'en tiendra aux méthodes, passant en revue les principaux chapitres où des changements importants se sont produits, tandis qu'on exposera dans une seconde partie les orientations que prennent actuellement les recherches de laboratoire sur les céramiques grecques et romaines, à partir des travaux menés à Lyon.

ÉVOLUTION DES MÉTHODES

On parlera surtout des problèmes de classification des céramiques en laboratoire, et des déterminations d'origine qui en sont le prolongement. Mais on évoquera aussi l'étude des techniques anciennes de la céramique, qui connaissent de nouveaux développements.

Les analyses

Au cours des dernières décennies les méthodes d'analyse ont bénéficié d'améliorations importantes et ont vu l'apparition de procédés nouveaux. Cet élargissement du champ des méthodes n'a cependant pas apporté de transformation majeure aux recherches sur les céramiques. Pour les plus nombreuses en effet – celles qui ont pour objet les classifications et les déterminations d'origine – les analyses chimiques, bien qu'indispensables, ne permettent pas à elles seules de résoudre les problèmes. Il y faut le concours de données d'une autre nature, comme on le rappellera plus loin (voir ci-dessous, *Les structures logiques*). Dans ces conditions, les exigences en matière d'analyse restent limitées, et l'amélioration de leurs performances n'apporte guère d'avantages ; elle est donc le plus souvent inutile.

Il y a une vingtaine d'années, voire un peu plus, certains laboratoires pensaient qu'en augmentant la liste des constituants chimiques mesurés sur chaque exemplaire on parviendrait à faire disparaître les risques de confusion pouvant exister entre les compositions de céramiques issues de centres de production différents, et donc à supprimer les risques d'attributions d'origine erronées. On sait à présent – et c'est un acquis des dernières décennies – que ce n'est pas ainsi qu'on se prémunit contre les risques d'erreur (voir ci-dessous, *Les banques de données*). Cela tient au fait que les compositions chimiques des céramiques ne sont pas des variables indépendantes, et qu'en augmentant leur nombre on finit par ne plus augmenter celui des variables dont on dispose.

On a cependant intérêt à utiliser un nombre de constituants chimiques qui ne soit pas trop restreint. Une vingtaine semble un choix judicieux sur lequel s'accordent la plupart des laboratoires. Mais il est nécessaire que les constituants choisis aient des caractéristiques géochimiques variées¹.

1. M. Picon, L'analyse par activation est-elle la meilleure méthode que l'on puisse employer pour déterminer

l'origine des céramiques, *Revue d'archéométrie*, 15, 1991, p. 95-101.

Il est cependant une qualité des analyses qui – pour les applications archéologiques – surpasse les autres. On veut parler de la reproductibilité ou fidélité, qui est indispensable si l'on veut pouvoir reconnaître, dans une mesure faite récemment, les caractéristiques d'une production qui avait été rencontrée à l'analyse il y a vingt ans et plus.

Les remarques qui précèdent concernent évidemment les méthodes d'étude des céramiques que l'on appelle géochimiques (ou chimiques). Mais on sait que les céramiques peuvent être étudiées en lames minces, au microscope pétrographique, comme on le fait en géologie pour l'étude des roches. Les méthodes pétrographiques d'étude des céramiques n'ont pas subi, au cours des deux dernières décennies, de transformations importantes. Tout au plus peut-on noter le développement des techniques d'analyse d'image qui permettent une quantification des données pétrographiques, difficilement accessible auparavant.

On terminera ces remarques sur les analyses en notant que le vieux débat qui avait opposé les partisans des méthodes géochimiques et ceux des méthodes pétrographiques a perdu de sa vivacité, et surtout de son intérêt. Un consensus a fini par s'instaurer sur le caractère complémentaire de ces deux groupes de méthodes, sur l'intérêt particulier des premières pour l'étude des céramiques fines et des secondes pour celle des céramiques grossières, et même sur le domaine d'application plus étendu et quasi général des premières.

Les traitements statistiques

Durant les dernières décennies, des progrès considérables ont été accomplis dans les méthodes de traitement des données. Certaines d'entre elles ont même été développées d'abord pour l'étude des compositions chimiques des céramiques. Mais ce sont surtout les conditions d'utilisation des méthodes, qui ont fait l'objet de recherches approfondies. Car trop souvent les méthodes de traitement des données ont été employées de façon aveugle, sans que soient respectées, ni même connues, leurs conditions particulières d'application, et sans que soient perçues leurs limites spécifiques.

Pourtant la maîtrise des méthodes de traitement des données est souvent une condition indispensable pour parvenir à des conclusions motivées, dès que les problèmes sont un peu complexes. Mais il y a semble-t-il encore beaucoup à faire pour que cette opinion prévale. Sans doute faudra-t-il d'abord se débarrasser de cette autre opinion qui voudrait que l'on parvienne à éliminer les risques de confusion qui ont été évoqués à propos des analyses, en utilisant des méthodes statistiques de plus en plus compliquées. Généralement cela n'apporte pas d'amélioration, mais un surcroît d'inconvénients dûs notamment à l'absence de lisibilité des résultats. Une fois encore, ce n'est pas d'une façon aussi simple qu'on se prémunit contre les risques de confusion.

Les altérations

Lorsqu'on utilise les compositions chimiques pour identifier l'origine des céramiques, en les comparant à des références, céramiques ou argiles, d'origine connue, cela suppose que les compositions soient restées ce qu'elles étaient au moment de la fabrication de la céramique. Or les dernières décennies nous ont montré à quel point la céramique était un matériau fragile, cédant certains de ses constituants à son milieu d'enfouissement, et empruntant certains autres à ce même milieu. Ces échanges prennent parfois une ampleur telle que toute identification devient impossible. Mais, dans la plupart des cas, les altérations demeurent heureusement limitées, permettant d'utiliser les résultats des analyses, pour peu qu'on sache reconnaître les différents types d'altération et qu'on soit à même d'en prévoir les effets.

Les recherches qui ont été conduites ces dernières années sur l'altération des céramiques, altération selon le type de céramique et selon le milieu, sont de celles qui ont eu l'influence la plus pro-

fonde sur les méthodes de déterminations d'origine². Elles ont notamment permis de traiter des ensembles céramiques très altérés, comme ceux de Thasos, dont l'étude était il y a moins d'une dizaine d'années encore impossible.

Les données géochimiques

Une des difficultés majeures rencontrées, au cours de leur développement, par les méthodes géochimiques d'étude des céramiques fut le faible niveau des connaissances géochimiques utilisables en vue des applications archéologiques. C'est que les questions de ressemblance et de dissemblance qui sont au cœur de ces applications n'intéressent guère les géologues, et qu'il a fallu que l'archéométrie développe ses propres concepts et les étudie seule, pour être à même de comprendre le fonctionnement réel des méthodes géochimiques d'étude des céramiques, et pouvoir les contrôler efficacement.

Actuellement les notions de zone d'incertitude, de ressemblances régionales, accidentelles et résiduelles... sont devenues familières aux archéomètres³. Sans doute faudra-t-il qu'elles le deviennent un jour aux céramologues. Mais il est vrai que sur toutes ces questions – et sur beaucoup d'autres d'ailleurs – le besoin se fait sentir d'une synthèse qui réunirait l'ensemble des connaissances acquises au cours des dernières décennies. On peut même estimer que son élaboration conditionne dans une large mesure le développement futur des méthodes géochimiques.

Les techniques anciennes

Il faut bien distinguer à propos des techniques céramiques anciennes, les domaines qui font actuellement l'objet de recherches nouvelles, avec des objectifs qui sont pour une large part originaux si on les compare aux orientations qui prévalaient il y a seulement quelques années, et des secteurs beaucoup moins importants dont la connaissance est utile, et souvent indispensable, pour interpréter correctement les résultats des classifications et parvenir à des déterminations d'origine.

L'objet des recherches nouvelles qui sont menées sur les techniques céramiques diffère résolument de celui qui était seul pris en compte par la recherche archéologique, et qui se réduisait pratiquement aux procédés de façonnage et de décor. Aussi l'intérêt des travaux anciens ne dépasse-t-il guère celui que l'on accorderait à de simples anecdotes techniques. Les travaux actuels s'inspirent en partie des études ethnoarchéologiques⁴. Ils cherchent notamment à comprendre quel a été le rôle des techniques dans l'implantation et le développement des ateliers, quels rapports entretiennent les techniques avec les caractéristiques économiques et sociales de la production, quelles ont été les relations entre les techniques, la qualité des produits et leur diffusion⁵...

Les techniques céramiques dont la connaissance est utile pour interpréter les classifications ne présentent en revanche que très peu d'intérêt, en dehors de leur application aux classifications. Il s'agit le plus souvent d'habitudes ou de traditions techniques mineures qui rendent compte, en un lieu

2. M. Picon, Quelques observations complémentaires sur les altérations de composition des céramiques au cours du temps : cas de quelques alcalino-terreux, *Revue d'archéométrie*, 15, 1991, p. 117-122.

3. M. Picon, « L'analyse chimique des céramiques : bilan et perspectives », dans *Archeometria della ceramica / Problemi di metodo*, Bologne, 1993, p. 3-26.

4. A. Gallay, « Pourquoi l'ethnoarchéologie ? », dans *Hier et aujourd'hui : des poteries et des femmes*, Genève, 1996, p. 11-21 ; M. Picon, « Pour une relecture de la céramique marocaine : caractéristiques des argiles et des produits, techniques

de fabrication, facteurs économiques et sociaux », dans *Ethnoarchéologie méditerranéenne*, Madrid, 1995, p. 141-158.

5. M. Picon, « Transformations techniques et structures économiques : le cas de Lezoux », dans *SFECAG, Actes du Congrès de Lezoux* (1989), p. 31-33 ; M. Picon, « Le schéma de développement proposé pour l'atelier de Lezoux peut-il s'appliquer à La Graufesenque », dans *Annales de Pegasus*, 1, Millau, 1993, p. 33-37 ; M. Picon, « Les céramiques culinaires de La Graufesenque : introduction technique », dans *Annales de Pegasus*, 2, Millau, 1996, p. 42-48.

et à une époque donnée, du choix qui a été fait de telle argile plutôt que de telle autre. Ces habitudes peuvent expliquer la singularité d'une classification, éviter par exemple, comme ce fut le cas pour le faux atelier de céramiques sigillées de Brive, de confondre un entrepôt qui a brûlé dans un site d'atelier, avec l'atelier producteur⁶. Dans ce cas il s'agissait simplement de l'habitude qui prévaut, dans les ateliers de la Gaule du Sud, de fabriquer les moules et les cruches avec la même argile que celle des céramiques sigillées. Or le faux atelier de sigillées de Brive ne semblait pas s'être conformé à ces habitudes, ce qui allait conduire à mettre son existence en doute, alors que tous les indices archéologiques semblaient la confirmer.

Connaître les habitudes techniques des potiers n'a quand même pas un très grand intérêt, mais leur méconnaissance risque d'être lourde de conséquences. D'autant que l'implication, dans les classifications, de données techniques, aussi mineures que celles qu'on vient d'évoquer, est fréquente.

Les structures logiques

On rappelle qu'une détermination d'origine par les méthodes géochimiques fait en principe intervenir quatre catégories d'arguments qui sont les suivantes :

- les ressemblances de composition ;
- les dissemblances de composition ;
- les critères de validation ;
- les probabilités *a priori*.

Si la première catégorie d'arguments est d'une évidente nécessité, on oublie souvent la seconde alors qu'on ne saurait juger d'une ressemblance qu'en fonction des dissemblances qui existent par ailleurs. Si on constate que des céramiques d'origine inconnue ont des compositions qui sont très proches de celles d'un groupe de référence d'origine connue, on sera tenté d'attribuer cette origine aux céramiques inconnues. Mais ce serait oublier qu'il faudrait auparavant s'assurer qu'on ne trouverait pas d'autres références dont les compositions seraient aussi proches que les premières des céramiques inconnues, voire plus proches encore. Cela nécessite de disposer d'un grand nombre de références pour la région dont on pense que les céramiques inconnues seraient originaires. La valeur de la détermination d'origine dépend du nombre de références qui présentent des dissemblances de composition avec les céramiques inconnues. On reviendra sur cette question à propos des banques de données.

Les critères de validation comprennent toutes les caractéristiques, autres que celles de composition, que les références et les céramiques d'origine inconnue ont en commun. Il peut s'agir de caractéristiques visuelles des pâtes et des vernis, de caractéristiques pétrographiques des pâtes, de caractéristiques de formes ou de décors, voire de particularités de date, ou de diffusion... Il est évident que plus ces caractéristiques sont rares, plus elles seront déterminantes.

Les probabilités *a priori* regroupent tous les arguments qui désignent des références comme origine possible des céramiques étudiées, ces arguments pouvant être de nature archéologique, historique, ethnographique, géologique ou géographique... Ce sera par exemple l'existence d'une tradition céramique ancienne, ou celle d'argiles particulièrement intéressantes.

L'utilisation de ces quatre catégories d'arguments qui sont de nature diverse constitue certainement la difficulté majeure des déterminations d'origine, car il peut être délicat d'apprécier le poids de chacun de ces arguments. Aussi serait-on tenté de n'employer que les deux premières, n'étant l'économie de temps et d'argent qu'implique l'utilisation des deux autres. On peut cependant penser que

6. J.-L. Tilhard, F. Moser, M. Picon, « De Brive à Espalion : bilan des recherches sur un nouvel atelier de sigillée et

sur les productions de Brive (Corrèze) », dans *SFECAG, Actes du Congrès de Cognac* (1991), p. 229-258.

l'importance des deux premières catégories d'arguments augmentera avec le temps, à mesure que les banques de données seront elles-mêmes plus importantes.

Les banques de données

Si l'on revient au problème qui avait été évoqué précédemment, celui des risques de confusion qui pourraient exister entre des céramiques qui seraient d'origines différentes, mais qui présenteraient des compositions voisines, on comprend que le seul moyen dont on dispose pour minimiser de tels risques, c'est d'avoir une très bonne connaissance des argiles, dans la région concernée. On est ainsi amené à constituer des banques de données les plus complètes qu'il se peut, compte tenu des connaissances géologiques disponibles. Mais on se rendra compte alors que les confusions sont impossibles à éviter dans certaines zones, ce qui est une des limites imposées aux déterminations d'origine. Mais au moins ces risques sont-ils alors connus et circonscrits⁷.

Dans la mesure où les banques de données sont le seul moyen efficace de contrôler les risques de confusion qui peuvent exister entre les compositions de céramiques issues de centres de production différents, et donc le seul moyen de maîtriser des attributions d'origine erronées, il est normal que l'on assiste actuellement à la mise en place de projets internationaux dont l'objectif est la constitution d'un réseau, européen pour commencer, qui réunirait les banques de données existantes. L'avenir des méthodes de détermination de l'origine des céramiques en laboratoire dépendra du succès ou de l'échec de ces opérations en cours.

LES CÉRAMIQUES GRECQUES ET ROMAINES

Une première remarque s'impose à propos des céramiques grecques et romaines qui font l'objet d'études en laboratoire. Pendant longtemps leur choix a été dicté par des considérations d'ordre stylistique, typologique ou chronologique, ce qui paraît somme toute assez normal. Pourtant c'est une chose qui est en train de changer. En effet le rôle central joué par les banques de données impose de plus en plus d'avoir une vision régionale des problèmes, puisque ce sont les connaissances accumulées sur les argiles d'une région qui deviennent la base de toute détermination d'origine. Or il est clair qu'on aura tendance à rentabiliser le travail effectué pour la constitution des banques de données, et que l'on cherchera à étudier les différentes catégories de céramiques qui auraient pu être produites dans la région étudiée, quelle qu'en soit l'époque.

Ainsi voit-on de plus en plus se développer des travaux qui portent sur la longue durée, et qui associent par exemple, pour la Méditerranée occidentale, les céramiques médiévales et modernes aux productions romaines. Il y a là une diversification des objectifs qui semble inéluctable.

Si on examine plus particulièrement le cas de la céramique grecque, et si on compare la situation qui existe pour la Grèce à celle de l'Occident romain, on observe dans le premier cas un éparpillement considérable des recherches⁸. Il est vrai que l'étendue chronologique concernée et la multiplicité des centres producteurs y sont pour beaucoup. Mais la conséquence de cet état de dispersion reste l'ab-

7. J.-P. Morel, M. Picon, « Les céramiques étrusco-campaniennes : recherches en laboratoire », dans *Ceramica romana e archeometria : lo stato degli studi*, Florence, 1993, p. 23-46.

8. R. E. Jones, *Greek and Cypriot Pottery / A Review of Scientific Studies*, The British School at Athens, 1986.

sence de banques de données réellement utilisables, et aussi la fragilité d'un certain nombre de conclusions. Non point qu'il faille imaginer que tout serait parfait, s'agissant de la céramique romaine. Les erreurs y sont malheureusement toujours trop nombreuses. Mais on a au moins le sentiment que les connaissances accumulées sur les compositions des céramiques et des argiles permettent des recoupements et des contrôles, et que ceux-ci deviendront de plus en plus nombreux au cours des prochaines années, surtout si les projets de mise en commun des banques de données se réalisent.

Le Laboratoire de Lyon, avec Francine Blondé et le soutien de l'École française d'Athènes – ainsi que des Éphories concernées – s'est engagé depuis quelques années dans un travail d'une certaine ampleur sur les céramiques du IV^e siècle, à Thasos et sur une demi-douzaine de sites de la côte de Thrace et de l'Est de la Macédoine. Le choix du IV^e siècle ne va pas à l'encontre des tendances actuelles qui favorisent les études sur la longue durée, plutôt que celles qui ont des limites chronologiques précises. C'est que l'effort mis sur le IV^e siècle est d'abord une question d'opportunité, car il vaut toujours mieux commencer des recherches systématiques en s'appuyant sur un matériel qui soit bien étudié. D'ailleurs à Thasos les analyses ont concerné aussi le matériel amphorique, entre le IV^e et le II^e siècle, et les céramiques fines d'époque archaïque (atelier de Phari). Enfin l'extension vers d'autres périodes du domaine des applications visées par ce travail reste une de ses préoccupations.

Sans doute n'est-il pas inutile de rappeler à cette occasion que l'extension chronologique des recherches est surtout affaire de rentabilité, alors que leur extension géographique est une exigence dont dépend la qualité des résultats.

Le programme développé à Lyon comporte évidemment des aspects méthodologiques importants qui concernent notamment les conditions d'application, dans le cas du monde grec, des méthodes qui sont devenues d'un usage courant pour l'étude des céramiques romaines occidentales.

Mais les objectifs attendus, à court ou à moyen terme, intéressent surtout le IV^e siècle. C'est d'abord la mise en évidence, sur chacun des sites étudiés, des productions locales et des importations, pour les différentes catégories de céramiques : vernis noir, communes et culinaires. On espère ensuite (et les premiers résultats montrent que cette espérance n'est pas vaine) obtenir des indications précises sur la concentration ou la dispersion des lieux de production, et sur leur spécialisation éventuelle. Renseignements d'autant plus précieux que la quasi-absence de fouilles d'ateliers constitue, pour l'étude de la céramique grecque, un lourd handicap.

La commercialisation et les échanges sont un autre objectif majeur de ce travail, et certainement l'un des plus faciles à traiter, du moins tant qu'on reste dans le cadre régional. Au-delà, on se heurte à l'insuffisance des banques de données. Il serait donc urgent, pour ce problème et pour beaucoup d'autres, de les compléter, ce qui ne pourra se faire que dans le cadre d'une collaboration internationale, comme celle qui se met en place pour la céramique romaine occidentale.

Actuellement les études sur Thasos et sur sa région sont suffisamment avancées pour que l'on se rende compte de l'existence d'un handicap supplémentaire que doivent surmonter les recherches sur les céramiques grecques. Il s'agit du peu de connaissances que l'on a sur presque tous les problèmes techniques des céramiques grecques, particulièrement sur les choix des argiles, sur leur préparation, sur les revêtements, sur les températures de cuisson... donc sur tout ce qui peut favoriser les comparaisons à l'intérieur des principales catégories de céramiques du monde grec, et entre ces mêmes catégories. Mais si les recherches accusent, dans ce domaine des techniques, un retard aussi important, c'est sans doute que le besoin ne s'en est guère fait sentir jusqu'ici. Il reste donc à convaincre – comme cela a déjà été fait avec bon nombre de céramologues travaillant sur le monde romain – de l'intérêt qu'il y a à prendre en compte les données techniques les plus importantes. Cet objectif n'étant pas le moindre de ceux qu'on assigne au travail en cours sur les céramiques de Thasos et de sa région.

Je conclurai donc en souhaitant que dans un quart de siècle on puisse constater à quel point la situation aura évolué.